

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1852 \(1er juin-13 novembre\) : Guizot historien, liberté de ton et d'analyse](#)[Item](#)[Val Richer, Samedi 9 octobre 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val Richer, Samedi 9 octobre 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Circulation épistolaire](#), [Diplomatie \(Russie\)](#), [Discours du for intérieur](#), [Empire \(France\)](#), [Famille royale \(France\)](#), [Femme \(santé\)](#), [Mort](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1852-10-09

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote3401, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 15

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val-Richer, Samedi 9 oct. 1852

J'ai écrit sur le champ à Aggy, directement et par la poste. Je crois que je lui ai dit ce qu'il faut lui dire. Le premier moment doit avoir été l'envie d'aller passer

quelques jours auprès de Marion ; mais j'espère qu'elle n'aura pas tardé à sentir que vous avez bien plus besoin d'elle que Marion, et qu'il y a pour elle, bien plus de devoir à rester près de vous. Marion lui-même ou je serais bien trompé, le lui demandera, si elle ne l'a déjà fait. En tous cas, je suis bien aise que le père soit si positif.

Pauvre Fanny ? Si elle n'avait pas été malade, et si malade depuis si longtemps, sa mort me frapperait, comme toutes les jeunes morts. Il semble qu'on ne doive être rappelé qu'après avoir fourmi sa course et bu sa coupe. Mais qui sait pourquoi nous sommes rappelés, et pourquoi nous avons été envoyés ? Il faut vivre, et mourir sans savoir et avoir foi sans savoir.

Les hésitations et les procrastinations sur l'Empire ne m'étonnent pas et n'y feront rien. Cet homme est un singulier mélange de fatalisme et de prudence ; il va à son but aussi certainement aussi irrésistiblement qu'un boulet de canon, mais à pas comptés et en s'arrêtant souvent. Je ne crois pas que le temps d'arrêt puisse être long aujourd'hui ; ce serait une duperie, et un ridicule ; quoi qu'on puisse recommencer les mouvements arrangés. Celui-ci a été arrangé sur une trop grande échelle pour qu'on soit aussi sûr du second coup que du premier ; surtout le premier ayant manqué en bien des endroits. Rien après tout ce bruit serait de la timidité plus que de la prudence. Enfin nous verrons.

Peu importe la persuasion de [Kisseleff] en partant ; elle ne réglera, ni l'événement à Paris, ni la conduite de l'Empereur à Pétersbourg. Et j'espère pour l'honneur de sa sagacité, que [Kisseleff] ne sera pas partout aussi affirmatif.

Quand l'Empire sera fait, viendra la question de la guerre sur laquelle nous aurons les mêmes hésitations et les mêmes procrastinations que sur l'Empire. Probablement plus encore, car le fossé à franchir sera bien plus profond, et nous serons plus près du bord.

J'ai quelques raisons de croire que Morny est plus que jamais dans l'intimité sérieuse du Président, et qu'avant de partir pour son voyage, le président l'a entretenu de toutes les chances possibles de l'avenir, comme on entretient son confesseur et son exécutant testamentaire.

Je doute que Morny et Fould soient aussi bien ensemble qu'ils en ont l'air. On espérait à l'Elysée que le Roi Léopold appellerait M. Lehon pour lui faire un cabinet, et on s'en promettait des merveilles. Il y a là un mécompte ministériel par dessus l'humeur diplomatique.

J'ai reçu ce matin une lettre très amicale de M. le duc de Nemours à qui j'avais écrit quatre lignes de condoléance respectueuse sur l'accident de Mad. la Duchesse d'Orléans. Il me dit qu'elle est bien : " Elle me fait dire elle-même, par dictée, que le repos auquel elle est forcément assujettie aura fait du bien à l'état général de sa santé. L'accident de voiture a été de la nature la plus sérieuse, and the escape is a very narrow one, comme on dit dans ce pays-ci. Le voyage de la Reine n'a donc pas été déterminé par ses alarmes, mais par les sentiments d'affection, de bonté et de charité que vous savez exister en elle. "

Adieu, Adieu.

On me dit que vous êtes contente du régime d'Andral et que vous lui trouvez de l'esprit. J'en suis bien aise et vous avez raison. Adieu. G

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val Richer, Samedi 9 octobre 1852, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1852-10-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4496>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 9 oct. 1852

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 09/09/2022 Dernière modification le 18/01/2024

chaussures de la retenu, et on
doit à elle d'être à son parrain.

Val Riches. Samedi 9 oct. 1852 ³⁴⁰

J'ai écrit sur le champ à
Aggy, lui écrivant et pas la poste. Je crois
que je lui ai dit ce qu'il faut lui dire, de
premier moment doit avoir été l'envie d'aller
passer quelques jours auprès de Marion; mais
j'espère qu'elle n'aura pas tardé à sentir que
vous avez bien plus besoin d'elle que Marion,
et qu'il y a pour elle, bien plus de devoir
à restez près de vous. Marion lui-même,
ou je serais bien trompé, la lui demandera,
si elle ne l'a déjà fait. En tous cas, je suis
bien aise que le père soit si positif. Pauvre
Fanny! Si elle n'avait pas été malade, et
si malade depuis si longtemps, ça me me
frapperait, comme toutes les jeunes morts.
Il semble qu'on me doive être rappelle
qu'à près avoir fourni la course et bu la
coupe. Mais qui sait pourquoi nous
sommes rappelés, et pourquoi nous avons
été envoyés? Il faut vivre et mourir sans
savoir, et avoir fait sans savoir.

Les héritiers et les proscrits

Sur l'Empire ne méritent pas et n'y feront rien. Cet honneur est un singulier mélange de fatalisme et de prudence; il n'a à son but aussi certainement, aussi irrésistiblement qu'un boulet de canon, mais à pas comptés et en s'arrêtant souvent. Je ne sais pas que le tour d'armistice puisse être long aujourd'hui; ce serait une duperie ou un ridicule; qu'on ne puisse recommencer les mouvements arrangés, celui-ci a été arrangé sur une trop grande échelle pour qu'on soit aussi sûr du second coup que du premier; et toute la première ayant manqué au lieu de la timidité plus que de la prudence. Enfin nous verrons. Peu importe la persuasion de K. en partant; elle ne règlera ni l'édictelement à Paris, ni la conduite de l'Empereur à Pétersbourg. Et j'espère, pour l'honneur de sa sagacité, que K. ne sera pas partant aussi affirmatif.

Lorsque l'Empire sera fait, viendra la question de la guerre, sur laquelle nous aurons les mêmes hésitations et les

mêmes procrastinations que sur l'Empire. Probablement plus encore, car le fossé à franchir sera bien plus profond et nous serons plus près du bord.

J'ai quelques raisons de croire que Madry est plus que jamais dans l'intimité intime du Président, et qu'avant de partir pour son voyage le Président l'a entretenu de toutes les chances possibles de l'avenir, comme on entretient son confesseur et son exécuteur testamentaire. Je doute que Madry et Bonde soient aussi bien ensemble qu'ils en ont l'air.

On espérait à l'Elysée que le R. Léopold appellerait M. de Bismarck pour lui faire un cabinet et on s'en promettait de nouvelles. Il y a là un mécompte inévitable par dessus l'honneur diplomatique.

J'ai reçu ce matin une lettre très amicale de M. le duc de Nemours à qui j'avais écrit quatre lignes de condoléance respectueuse sur l'accident de M^{lle} la duchesse d'Orléans. Il me dit qu'elle est bien. "Elle me fait dire elle-même par di'ctée, que le rapport auquel elle est forcément assujétie aura fait sa bien à l'état général de sa santé. L'accident de

voiture a été de la nature la plus saine, and
the escape was a very narrow one, comme on
dit dans ce pays-ci. Le voyage de la Reine
n'a donc pas été déterminé par ses alarmes,
mais par les sentimens d'affection, de bonté et
de charité que vous savez exister en elle."

Adieu, Adieu. On me dit que vous êtes
contente du régime d'André et que vous lui
trouvez de l'esprit. Vous lui êtes bien aise et vous
avez raison. Adieu.

3402
Paris. Dimanche 10 Oct. 1852

Lisez, si vous avez des yeux et
de la patience pour lire, les discours
adressés au Président par l'évêque de
Carcassonne, l'archevêque de Toulouse, et
le nouveau Président de la Cour d'appel de
Toulouse; ils sont remarquables par la
mesure politique gardée au milieu des
expressions de la reconnaissance et de
la louange. C'est le langage d'un et
d'un homme sérieux. Dans mes
tristesses sur mon pays, je prends plaisir
à rencontrer quelques actes ou quelques
paroles qui m'en soulagent un peu.

J'ai aujourd'hui le plus beau ciel et le
plus beau soleil possibles. Je me promène aussi.
Il a fait froid cette nuit, de la glace. Je
ferai rentrer demain mes oranges. Si le
froid s'établit, nous aurons du beau temps.
Nous avons depuis deux mois un temps
aussi mauvais que triste. J'espère que
celui-ci vous vaudra mieux. C'est un